

Il barbiere

Amarcord, quand j'étais enfant, dans l'après guerre
 ...j'aimais bien aller chez le coiffeur, car c'était un lieu de rencontre, un lieu de vie.

Tôt le matin "il barbiere" arrivait. Il posait son vélo contre un mur, puis ouvrait son salon. C'était une grande pièce. D'un côté il y avait un comptoir avec un lavabo incrusté dans du marbre. Un robinet usé par le temps laissait voir, par-ci, par-là, à travers son argenture, le bronze du métal. Sur le marbre il y avait plein de vaporisateurs en verre, de toutes les couleurs, et aussi plein de brosses. Dessus le lavabo, dominait un miroir entouré d'un cadre de stuc doré et devant il y avait un grand fauteuil articulé. De l'autre côté de la pièce, des chaises en bois étaient rangées contre le mur et juste au dessus, un autre grand miroir entouré aussi de stuc doré dans lequel se reflétait à l'infini le premier miroir. Au fond une simple ouverture devant laquelle pendait un rideau de velours rouge. C'était l'arrière boutique. On se serait cru dans un théâtre avec ses rideaux, ses dorures, ses miroirs et son lustre tout en verre.

Chaque matin, dès son arrivée "il barbiere" balayait minutieusement tout le salon. Une fois terminé, il allait dans l'arrière boutique et revenait avec une belle blouse à manches courtes, d'un blanc immaculé. De la pochette de la blouse, dépassaient les extrémités d'un rasoir, d'un peigne et d'un ciseau. Ce n'est qu'à ce moment qu'il prenait deux chaises et les plaçait sur le trottoir, de chaque côté de la porte. Enfin il s'asseyait sur une des deux chaises et attendait le premier client en lisant la "Gazzetta dello sport".

Il connaissait chaque client, ils n'avaient même pas besoin de se parler, il savait à l'avance ce qu'il y avait à faire. Tout en commentant "il campionato di calcio" ou "il giro d'Italia", il leur mettait une grande serviette autour du cou. Puis il partait dans l'arrière boutique et revenait avec un blaireau qu'il remuait dans une coupelle. Après, avoir couvert le menton de mousse, il prenait dans sa pochette le rasoir et l'affutait minutieusement sur une bande de cuir qui pendait

sous le lavabo. Schraff à droite, schraff à gauche, la mousse disparaissait. Le rasage terminé, il prenait une serviette chaude et l'appliquait sur le visage du client. Pour finir, il lui vaporisait de l'eau de Cologne, pfft, pfft, pfft. Ce n'est qu'à ce moment qu'il lui enlevait la grande serviette et lui brossait les épaules. Pendant qu'il donnait un coup de balai rapide, un autre client s'asseyait. Pour les hommes bien que "il taglio alla Umberto" ne soit plus au goût du jour, il était toujours pratiqué et pour les enfants c'était la coupe "a la banana" la plus demandée.

Il n'y avait pas de téléphone, pas de carnet de rendez-vous. Les clients arrivaient, s'asseyaient d'abord sur les chaises du trottoir, puis au fur et à mesure sur celles de l'intérieur, chacun attendant son tour, tout en participant à la discussion en cours. Chaque jour, de l'ouverture jusqu'à la fermeture, tous les matchs et toutes les courses étaient commentés, disséqués, critiqués à l'infini. Parfois une exclamation d'un des clients assis devant la porte venait interrompre momentanément la discussion :

"k'bella mora k'la passa", un autre lui répondait "lè la moï dè doutor"

"regardez la belle brune qui passe" "oui c'est la femme du docteur"

Et c'était reparti avec le sport. Régulièrement des hommes venaient juste pour discuter. Ils s'asseyaient devant la porte, parlaient, criaient et après un certain temps repartaient comme ils étaient venus.

On ne voyait jamais d'argent, à croire que personne ne payait. En réalité c'était le monde de la confiance, chacun payant à son rythme, les rasages de barbe et les coupes de cheveux des semaines passées, le coiffeur rangeant l'argent dans un petit tiroir à côté du lavabo.

Amarcord, si amarcord qu'après m'avoir mis de la brillantine sur les cheveux, "il barbiere" prenait une grosse brosse cylindrique avec aux extrémités deux poignées, comme des pédales de vélo, et il la faisait rouler sur toute ma tête. Et c'était fier comme un coq que je sortais du salon, car j'étais alors encore plus beau que Rudolf Valentino.